

« Vingt-quatre kilomètres de Sétif... »

Il fondait avec son œil froid devant le spectacle de la mer. Il était dans son grand peignoir blanc dont il attachait à peine la ceinture.

Il avait bien perdu ses vingt kilos d'excès. Il était mince comme un mât.

C'était pour sa femme : cet appartement, cette vue, la Méditerranée. Jamais leur mariage n'aurait eu lieu s'il n'avait pas été sûr de pouvoir lui offrir ces trois éléments : l'appartement, la vue, la Méditerranée.

Il aurait pu créer un scandale jusqu'à l'église : quelle honte aurait-elle ressentie dans sa robe blanche !

Il n'aurait pas répondu à la question rituelle.

Mais il avait lâché le « oui » : cela était une preuve qu'il avait tenu sa promesse.

Il l'avait dit dans l'église. Il était dans sa propre promesse, maintenant. Le balcon était couvert de plantes de toutes sortes dans lesquelles le Mistral soufflait comme dans le foyer d'une cheminée. Il quitta la position du phare qu'il adoptait tous les matins, depuis la rentrée scolaire, depuis que sa femme le laissait pour accompagner leur fille au lycée. Un établissement privé, jésuite.

Tous ses mots ! Voilà pourquoi il avait besoin de quelqu'un, un nègre, un ami, une muse, une déesse ! Pour qu'il sente que les mots lui sont apportés, donnés. Comme le décor dans lequel il s'ennuyait de plus en plus, il fallait que les mots, les choses lui appartiennent jusqu'à l'ennui.

Sa femme, sa fille l'ennuyaient : elles étaient à lui.

Les mots « promesse », « blanc », « jésuite » seraient à lui.

C'étaient les vingt-quatre premières paroles qu'il aurait aimées réentendre.

Cela avait commencé soit par une, soit comme, soit avait sonné (car les mots sonnent) comme une promesse... Quand nous disons « ainsi soit-il », cela sonne bien, cela sonne juste.

C'est un Italien, quand il était en tractations financières avec le président de Fiat, qui lui avait parlé de ce livre dans lequel un scénariste de cinéma qui doit faire l'adaptation moderne de *L'Odyssée* d'Homère, refuse de la faire malgré une forte somme d'argent, parce qu'il pense que les mots d'Homère ont une substance, un cadre aussi vrais qu'un paysage, qu'une idée, qu'une sensation qui viendraient à un homme qui les vivrait. Il refuse car il considère que *L'Odyssée* est une œuvre qui est faite de paysages et de personnages, qui n'est faite absolument que de personnages et de paysages. Il avait essayé de lire ce livre en italien, pour se familiariser avec une langue qui lui serait nécessaire pour ses affaires. Cette conversation l'avait, sans qu'il le sache, touchée assez profondément, dans ses racines. Ce livre acheté à la fin des années 70 était dans la bibliothèque. C'était un des rares livres en langue étrangère et l'édition la plus vieillie qu'il possédait. Il achetait peu de livres. Sa femme, elle aussi,

ne lisait pas mais par un de ses paradoxes féminins dont il se préoccupait peu, elle aimait les livres et donc en achetait beaucoup surtout depuis que leur fille était entrée au lycée et que les noms de Racine, Voltaire, Baudelaire se mêlaient aux noms sans relief de ses camarades.

Comme n'importe quel père, il avait essayé d'épater sa fille. Comment pouvait-elle l'être par un homme qui reste cloîtré chez lui toute la journée, ne s'habille que d'un peignoir blanc, passe son temps soit au téléphone, soit devant sa *télé parabolique*, lui vole son adolescence en passant du corps d'une boulimique effrénée à celui, burlesque, d'une anorexique ?

Elle n'aimait pas qu'il parle des vingt-quatre kilomètres qui séparaient son village de Sétif, qu'il parle de son équipe de volley-ball, qu'il ponctue ses phrases d'arabe dialectal, qu'il parle de la situation en Algérie, de «ce-qu'il-faudrait-faire », qu'il parle de ses années passées au *Méridional*, qu'il parle de ses amitiés dans le show-biz des années 70, qu'il ressasse ses relations footballistiques et financières, qu'il ratiocine sur les différences entre «l'arabe dialectal » et «l'arabe classique », qu'il parle...

Bizarrement, elle avait le même regard que les adultes sur l'Algérie : c'était un enfer dont il ne fallait pas parler. Mais il se sentait supérieur à tous ces adultes car lui, il l'avait la vue sur l'Algérie, une vue de la mer depuis la corniche paradisiaque, angélique de Marseille...

Elle le poussait à un acte simple : apprendre à se taire, à ne pas ressasser l'Histoire, à parler comme ses professeurs, ces jésuites ! Il devait dresser l'oreille de ce côté-là.

C'était surtout la terre qui lui manquait.

Elle se familiarisait aussi avec le langage poétique : elle passait quelques saisons de son temps entre les quatorze vers de Heredia, de Baudelaire, de Rimbaud. Il entendait des sonorités, des mots au son grec, « Parnasse », « délyres », « Andromaque ». Elle semblait fascinée sans comprendre, fatiguée et ennuyée. Elle n'était pas comme devant lui.

Ulysse n'avait pas de fille ! Seulement un fils... Il lui sembla étonnant que ce héros de la Grèce antique ait si peu procréé. Les épopées et les tragédies grecques sont, en général, celles de familles déchirées et complexes. Agamemnon a, au moins, trois enfants, Iphigénie, Électre et Oreste. Œdipe, malheureusement, a deux filles et deux fils, fratricides.

Ulysse est un homme plus libre, sans problèmes familiaux. L'Italien chez Fiat, lui avait présenté un Ulysse en proie à des problèmes conjugaux. Mais Ulysse est avant tout un héros du monde, de la vie, un rusé qui surmonte les pièges des Dieux... Dans *L'Iliade*, il y a bien une famille au sort tragique, la troyenne, celle de Priam. Ses fils meurent : Pâris, Hector. Sa fille Cassandre est violée. Sa belle-fille, Andromaque, est une *pietà*. Dans tous ces personnages il se reconnaissait et, à travers lui, un

*tempérament* méditerranéen. Le jeune frère, imprudent, va plonger la famille dans la faillite guerrière. Le frère aîné, invincible, ne résistera pas. La fille, sainte et vierge, sera souillée par l'impur. Le père, intouchable, sera balayé. La belle-fille portera seule le poids chaotique du deuil. Toutes ces statues vivantes, immolées, formaient le temple dans lequel il se savait, maintenant que le souvenir de son père s'effaçait et que sa mère perdait la tête, avoir été accouché. Mais tout cela n'intéressait plus sa fille depuis qu'elle avait été elle-même accouchée. Elle voulait entendre la vibration épique du langage. Il se devait de lui faire vivre *L'Odyssée*.

Cela avait commencé de manière comique. Il les avait, toutes les deux, entendues rire. C'était un jeu. C'était sur les mots. Pour mieux les entendre, il était venu jusqu'au couloir, dans le noir. Il était en face du miroir : il s'était regardé, gros. Il y avait aussi ce portrait de sa fille (elle avait six ans). Sur la table de verre, une Bible en hébreu. Le dialogue était celui-là (il aurait pu l'écrire) :

- Si la table se met à te parler, c'en est une...
- Ah ! bon, une proso...
- Une prosopopée.
- Si je m'adresse à la mer, devant nous...
- C'en est une...
- Je n'ai jamais appris ça, au lycée...

« Devant elle ». Il avait voulu lui offrir le monde sur un plateau. La vue sur la mer n'était pas autre chose : un plateau ! La volonté d'un bon Pyrrhus pour la Troyenne Andromaque. Mais qu'y avait-il dans cette mer, dans ce vide qui se profilait comme une ombre sur sa vie ?

Il alla dans la chambre de sa fille. Il ne reconnaissait rien : il n'y mettait jamais les pieds. Il fallait savoir et parler avec malice pour arriver à la ramener à lui. Il se souvint de son style populaire, inadéquat dans les temps actuels. Plus tard, il sut que Télémaque en avait usé avant de partir à la recherche de son père. Il retint qu'il « consuma ses richesses » et qu'il s'en alla sans « navire ni équipage », qu'il avait « l'âme des combattants ». Il jeta un œil dans sa petite bibliothèque : *L'Odyssée* n'y était pas.

Elle avait peut-être un cours sur le livre aujourd'hui ! Ah ! ces cathos, qu'allaient-ils faire d'elle ?

Il vit la tranche d'un livre : *L'Énéide* de Virgile. C'était le cadeau d'un ancien ami qui l'avait offert à sa femme. Il le prit. Il l'ouvrit : il trouva une dédicace neutre. C'était en Suisse. Elle insistait pour amener leur fille dans les musées les plus prestigieux d'Europe alors qu'elle écrivait à peine ! C'étaient des peintures de Magritte. Le livre était truffé de notes du dédicataire.

Il retourna dans le salon : la pièce la plus éclairée de la maison. Les premières pages sonnaient le carnage : vents rebelles, tempêtes sonores, courroux, proue, rames, gouffre. Il cherchait des noms propres. En pensant aux Troyens, il avait oublié tout à l'heure, le « pieux Énée ». C'étaient les côtes italiennes : la « mer Tyrrhénienne », « les vastes syrtes ». Des lieux plus au Sud, en Afrique du Nord, « le royaume de Libye », « Tyr », « Carthage ».

Il posa le livre sur la table basse, s'assit sur le canapé de cuir noir. Il voulut regarder la mer comme il ne l'avait jamais regardé.

Elle ressemblait parfois, dans ses vibrations, à une mer d'émeraude.  
Il était comme un arbre de liberté.  
Un texte qui est lu est regardé.  
Un texte qui est lu n'est pas toujours écouté.  
Le langage, maintenant écouté, quarante ans plus tard, peut exploser.  
Épiphanies, épitaphes.  
Celle qui disait était plus esseulée que Pénélope : « On n'explose pas. On implose. »  
Les croix, les marbres prennent leur envol.  
J'accumulerai aussi les villes plus au Sud : Biskra...  
Proses, géraniums sur les balcons.  
La piqûre du kilo, du corps.  
La gerbe.  
J'irai gerber sur ma tombe.  
« Lui ne dormait pas ; moi, j'en rêvais. »  
« J'avais réussi à faire affaire avec Agnelli. »  
Elle avait mal au dos. « Je connaissais un très bon chiropracteur. »  
Le grec et le jésuite.  
« Je devais mieux observer les montagnes, pas seulement la mer. Je devais aller au balcon. »  
« Je trouverai la diagonale de la montagne. »  
« Elle disait bien sa récitation quand je gardais les yeux sur elle. »  
« Marseille n'a jamais été l'enfer des quartiers Sisyphe : ça a toujours été ce paradis. »  
« J'étais un des Lucifers du monde contemporain. »

Comme lui, l'Histoire de la guerre d'Algérie est en train de fondre.  
Il avait plus de psychologie qu'Ulysse. Il aurait voulu être comme Ulysse : ce personnage sans travers existentiel.  
Un home, un porteur de parole.  
Il ne pouvait pas porter si vite une parole d'Histoire comme s'il ne réussissait pas à contrôler ses changements de poids. Cependant, il pourrait certainement être un de ces moments où Ulysse qui fait de tous les kilomètres de la terre, de la mer et du ciel où il pose ses traces, ceux de son corps, un de ces moments où il ne voit qu'une parcelle des éléments, dans laquelle il est lui-même démesuré : acte, reflet, sonorité.

Il posa le pied sur la table basse. Sur le fauteuil en face de lui, il y a vingt-quatre ans, s'était assis l'Italien avec ce livre qui parlait de *L'Odyssée*, qui ne savait pas le parler. Ils en avaient très peu parlé. Il avait envie de reprendre la conversation avec lui. Son compagnon d'infortune l'écouta :  
« C'était aussi bien hyperréaliste : le tracé jaune. »  
Le jaune est la couleur du traître. Il ne fallait pas être le spectateur de la mer.  
« Je m'en irai : traces de terre, de ciel, de mer... »  
Ulysse veut perdre le regard : le cyclope, aveuglé. Périscope.  
Boussole vers la dérive et donc vers la vraie rive.  
« Je dois dériver mes yeux de la mer. » Essaie.  
Le lancé, le filet, la parole, l'écoute pour revenir. En écho.

L'Algérie est un des plus beaux fleurons du système français. C'est le phantasme colonisé. Le faux double français, le Sud en trompe-l'œil.

« Mon récit devrait être dicté, comme les grands discours politiques. » L'essentiel est l'enchaînement, le flux, l'eau d'une pensée.

« Vous n'avez rien compris. »

L'œil du compagnon s'éclaira à travers le verre de ses lunettes. Il se tut, faisait semblant d'écrire :

« Il n'avait jamais pris la terre de Sétif entre ses doigts. C'était une région de montagnes. »

Depuis ses problèmes physiques et financiers, il parlait, de plus en plus souvent, pour ne rien dire. Il avait séduit sa femme, lui avait fait miroiter un destin incomparable grâce à la ruse de ses mots.

Depuis les premiers succès de sa rhétorique, tout avait changé ou peut-être tout avait repris sa place. Certes, il avait voulu avoir la même terre qu'en Algérie, à vingt-quatre kilomètres de Sétif mais, ici, sur la corniche Kennedy, la réalité se rappelait à lui : la terre s'arrête où la mer commence. En Algérie ou en France, il était ruiné.

Sa femme, aussi, était née là-bas, au-delà de toutes ses épopées avec ses mots qui frappent comme des vagues sur les rochers. C'était dans la Mitidja, dans la fournaise des attentats. Elle en parlait mieux, elle, de l'Algérie, avec cette voix de Troyenne et son regard à la névrose calme.

La sienne était beaucoup plus inquiétante.

Il comprit maintenant pourquoi il avait dû partir. On lui avait dit qu'il y avait la guerre, qu'il devait partir, se battre. Il avait compris de lui-même pourquoi il ne devait pas revenir. Trois lettres retentirent dans cette guerre comme les trois bandes d'un drapeau ou comme des astres universels. Elles filaient comme une comète, une sirène hurlante. Jusqu'à aujourd'hui, jusqu'au moment où sa femme et sa fille avaient quitté l'appartement. Ces lettres formaient une Troie qu'il fallait faire cesser pour entendre la vie d'Ulysse, presque impossible.

C'était un sillon, une vague qui avait trouvé où faire crépiter son chemin de poudre pour le retrouver lui, qui tournait le dos à la France, sur sa corniche, dans son ciel, dans sa mer, dans son plateau.

Les héros étaient trouvés. À la télévision, dans les journaux, ceux qui n'avaient pas voulu devenir des tortionnaires, ceux qui s'étaient battus pour libérer leur pays... C'était si simple. La vie pourrait recommencer comme avant, avant les délires de la République. Les gens, autour de cette mer mystique, pourraient se remettre à vivre avec le délire de la terre contre la mer. C'était à eux. La dernière voyelle, l'i grec. L'Odyssée recommencerait. À vingt heures, sur France Deux, le général avait caché l'incipit, le prologue : l'œil touché du cyclope.

Ô pierre angulaire, philosophale...

Dans le ciel, les sirènes volaient. Il se mettait à parler comme tout le monde. Il aurait dû se mettre de la cire dans les oreilles depuis longtemps, depuis l'arrivée en France.

Il s'était mis à bégayer avec toute la flotte.

Il le disait, lui aussi. Il commençait à avoir les mêmes craintes que sa femme. Il devait avoir la parole bouchée.

Il disait (à son compagnon affable) aussi qu'il était peut-être juif. Sa femme avait acheté cette Bible de Jérusalem qui était là-bas, dans l'entrée, sur la table au-dessous du portrait – comme une icône – de leur fille.

S'il était juif, pourquoi ne serait-il pas grec ?

Une Bible bleue, bleu velours, bleu nuit.

Un juif grec ? Cela devait exister : un juif grec orthodoxe. L'adjectif « orthodoxe » était ambigu.

Ce qui le gênait chez les jésuites, c'était cela : leur certitude, leur universalité, leur ambiguïté.

Malais ? Turc ? Sarde ? Sicilien ? Arabe ? De l'œil, il pouvait distinguer où était la Turquie (au verso de cette mer, dans l'Adriatique ?), la Sardaigne et la Sicile plus à main droite, l'Arabie (au-delà du royaume de Libye).

Sa main tenait le gouvernail de son florilège d'origines.

L'Odyssée immobilière : d'où suis-je ? où vais-je ? qui suis-je ? La dernière catastrophe financière, c'était celle-ci : l'immobilier. Il était condamné au mouvement, à ne jamais établir sa Fortune. Comme une ironie, cette vue, cet appartement, la Méditerranée, cette coque où le silence était le royaume des aveugles.

Malte. Il ne la repérait pas dans le mur marin. Il retourna dans la chambre de sa fille et regarda dans le dictionnaire. 246 kilomètres carré. Entre la Sicile et l'Afrique. Il n'y avait pas de fenêtre dans cette chambre. Il revint dans le salon et se mit à observer les briques bleues.

Il avait l'œil du promoteur immobilier qui voit le mur, la propriété qu'il va pouvoir montrer, exposer, proposer à un client.

Une de ses transactions les plus réussies, pourtant ! Et elle lui était sortie de la tête... Sa femme allait rentrer dans quelques minutes. Ils pourraient en parler ensemble. Ça les reconcilierait avant même qu'une dispute ne le oppose. Il en parla à l'Italien encore plus étonné que par le reste.

Les souvenirs ont des nœuds. Ne pas les garder entre les doigts. La parole et l'oreille, voilà l'inceste interdit !

C'était la promesse qu'il avait due égarer, avant qu'il ne fasse celle qui le marie à elle (sa femme), à la Méditerranée et encore à elle (sa fille).

*Il n'avait pas écouté ! Il n'avait pas parlé !*

Il était pitoyable ici, dans son appartement, couvert de cette peau d'ange malade. (Son compagnon le quitta. Le nom de Marie répété fut son dernier mot).

Avant de se mettre de la cire dans les oreilles... Il restait une impression, une onde.

Cette impression d'avoir gâché les meilleures sensations, revenait. Il aurait pu vomir. Mais son ventre ne connaissait plus l'écoeurement.

L'aune des sensations était, certainement, celle-ci : lorsqu'il sautait au-dessus du filet, le bras droit tendu pour infliger le smash à l'équipe adverse.

Il connaissait la même force et la même foi, à chaque coup frappé.

Il aurait voulu, lui aussi, poser les bombes pour se sentir coupable ou héroïque, juger de sa propre condition humaine, comme au volley.

Son père, lui, détestait l'équipe adverse. Il ne savait plus bien qui il avait détesté : les Français ou le Arabes.

Il avait une vision. Une nuit. Des sirènes rouges. Le Boulevard Michelet. Une jeune femme avait été renversée par une voiture. Un sentiment sourd criait que c'était sa fille. Il crut reconnaître sa femme.

Ulysse n'avait pas de fille.

Quand il pensait à son père, c'était toujours la même silhouette secouant une canne. Il était comme un pantin, en habits du dimanche, manipulé dans l'embrasure d'une porte.

Il avait la même angoisse. Il ne perdait pas entièrement connaissance, seulement connaissance de lui-même.

Sa mère était toujours vivante. Elle tenait à la main un chapelet.

Il imaginait son père revenant. Il sortait de l'embrasure, la canne à la main. Il rejoignait sa femme, assise dans le salon, avec sa corde de l'au-delà.

Ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps. Cela finirait par une empoignade : il donnerait des coups de bois, elle des graines noires.

La mer, la vue, l'appartement, c'était l'élévation. L'élévation sans chute possible.

C'était une montgolfière ou une bulle de savon.

Il avait maigri pour être plus en hauteur. Pendant la guerre, il avait admiré la maigreur de certains visages.

Lui n'avait pas le visage d'un héros. Ses cheveux blancs était ceux d'un enfant. Ses traits étaient ceux d'une poupée. Ses yeux étaient vifs et lointains.

C'était ce monde du show-biz ringard des années 70 qui avait fini par caricaturer le jeune athlète des années 60.

En hauteur, il gardait cette impression de supériorité, de *surhomme*, celle du volleyeur au-dessus du filet. Voilà pourquoi : la promesse, la mer, la vue, l'appartement, la Méditerranée.

Le filet que donne Leucothée à Ulysse pour le sortir des eaux de Neptune.

Il se croyait ringard, jeune athlète. Il monterait au Ciel ainsi.

Les médicaments le maintenaient au-dessus du filet comme l'appartement.

Je sais que je n'ai pas parlé à travers mon corps.  
Pourtant, cela a été dit.  
C'est celui qui portera la parole.  
J'entre dans la terre.  
C'est celui qui aura deux traces de peau rouge.  
Ce sont peut-être les marques du rouge à lèvres de sa fille.  
Il a deux trous rouges au côté droit.

Du rouge à lèvres, à livres.  
Sur le flanc.  
Faire basculer son corps comme s'ils fouillaient l'appartement pour trouver les livres de compte.  
Le Génie vous parle. «C'est devenu antique et hyperréaliste : je suis devant cette route qui indique 24 kilomètres, Sétif. »

C'est aussi le Noir !  
Je suis convaincu de n'avoir jamais tué ma fille.  
Je vous dis que je ne suis pas Ulysse.  
Ne me croyez pas, vous ne m'avez jamais cru d'ailleurs,  
ici et ailleurs.

Je veux vous faire peur.  
Je suis l'œil que vous croyez avoir tué, le trompe cyclope.  
J'espère que je n'ai pas seulement partagé avec vous la douleur à laquelle vous devez compatir.

C'est celui qui portera la parole,  
celui qui porte la grotte.

C'est celui qui porte la parole que vous ne croyez pas.  
Pour le fantôme, le monde est une maxime : « Celui qui pilla Troie, qui pendant des années erra (...) souffrant beaucoup d'angoisses dans son âme et sur la mer. »

Il transpirait à grosses gouttes. Sa fille était venue dans sa chambre. La télévision était sur *MTV*. Elle l'appelait. Elle piochait dans les médicaments. Il l'entendait à peine à cause de la musique. Il ne savait plus ni l'écouter, ni lui parler : des nœuds d'arabe et de français sortaient de sa bouche et il vomissait.  
Bien que cela l'irritât, il ne manquait pas une occasion de parler du championnat de volley-ball qu'il avait gagné. Le car de l'équipe avait rejoint très vite les vingt-quatre kilomètres qui séparaient le village de Sétif.  
C'était la guerre ! La finale était cent pour cent algérienne, c'est-à-dire française. Ce fut une bataille fratricide ! C'est lui qui mit le point final à cette épopée de la

fraternité. Un smash : il était monté au-dessus du filet, mince, étroit ; il cachait son poing ; il frappa de toutes ses forces. En retombant, il n'était plus le même homme. Il n'était plus un homme.

Il faisait ce récit, en pesant entre ses doigts, la coupe : le corps du volleyeur en extension verticale, immortalisait son geste. Certes, elle connaissait déjà cette histoire mais il la raconta fièrement au jeune voisin.

C'était un Américain qui venait passer son baccalauréat en France.

Laisser l'Algérie, c'était Troie abandonnée. À tous les coins de rue de Constantine, il avait vu le regard des futures Cassandre, bientôt coursées, égorgées, violées par des Ajax ivres.

Des bombes éclataient dans les montagnes. De là venait son goût du calme marin. On ne lâchait jamais de bombes ou de grenades sur l'eau.

Il aimait lire. C'était le premier qui depuis longtemps lui avait semblé de bonne foi dans son expression.

Ulysse n'avait commis aucune infamie. Il avait intelligemment terminé une guerre qui s'enlisait depuis dix ans. Comme Ulysse, il portait la marque de l'infamie du cheval.

La guerre était perdue des deux côtés : l'Iliade et l'Odyssée.

Dix ans durant, Ulysse regretterait le cheval qui l'avait détaché de la terre.

Il parlait de littérature médiévale.

Lui avait déjà rencontré un Noir. Il était venu au club d'entraînement. Un très bon volleyeur !

Ces petites filles n'en avaient jamais vu. Les camions de soldats sénégalais filaient vers la ville. Pour elles, ils étaient des surhommes. Ils dressaient des tentes de peaux noires.

Sa femme le choyait. Elle en faisait déjà un gendre pour sa fille.

Ulysse se souvenait-il ? Certainement. Une preuve : il voulait rentrer chez lui, dans son intact, dans son Ithaque. Cependant, pour prendre la parole ou pour écouter, un court instant de solitude, d'ondes sur les rochers, le rendait fort, preste, mince, angélique, amnésique.

Le retour avait une exigence : l'équilibre entre la dérive et l'origine (vieux ballon).

Vivre dans l'équilibre. Sa liberté mentale avait tenu (il s'en rendait compte maintenant) dans la distance, dans le pesée au kilomètre de l'autre côté de cette fenêtre, de la mer.

« Philosophale », c'était une épithète qu'il avait déjà entendue. Cela désignait un nègre, un ami, une muse, une déesse...

Il s'était mis à parler avec la voix d'un autre, celle d'Ulysse pour la reconquérir (la capacité des Jésuites à imposer insidieusement leur point de vue). Il pouvait laisser tomber ce filet de voix dans l'eau, recommencer à parler avec son accent neutre. Sa femme lui avait parlé de ces conférences philosophiques organisées au lycée auxquelles assistaient parents et élèves et dans lesquelles s'illustrait le directeur du lycée, professeur de littérature. Ils avaient parlé de l'Algérie et des fratricides et elle avait été surprise par cette tautologie : le fils tue le fils de son père. Nul fils ne pourrait tuer sa fille. Il n'admettait pas le fratricide actuel mais par une chaîne invisible, presque une ressemblance physique, il était lui-même englouti dans un monde sanglant.

Sa fille était façonnée par l'esprit des mots de ce Jésuite. Pourquoi pas ? Mais sur elle, il trouverait toujours (elle n'était qu'une adolescente) quelque chose de blanc, la voyelle du mensonge, les candeurs, les Candide, le « oui » encore, la promesse de sa propre promesse dans laquelle il allait bientôt se noyer.

À dix-sept ans, elle se mettait vraiment à parler. Elle était en train d'inventer d'autres promesses. Vivrait-il suffisamment pour connaître ce qu'il entrevoyait trop tard : pour être un héros, il fallait sentir qu'il était à vingt-quatre kilomètres, à vingt-quatre heures, à vingt-quatre kilos de son âme ?

Il était couché dans son lit. Il se réveilla à toute vitesse. La télévision était branchée sur *MTV*. Il ne se souvenait pas d'avoir allumé la télévision. Il était déjà cinq heures de l'après-midi. Le soleil commençait à décliner. Il les entendait toutes les deux : elles étaient rentrées.

Il sortit de sa chambre. Le couloir obscur comme une rue. Il entra dans le salon. Sa femme était assise sur le canapé. Sa fille, à la table, commençait déjà ses devoirs. Il eut l'impression d'être déjà mort. Qu'elles vivaient sans lui, sans même attendre son retour !

Il devait se forcer à oublier Troie et surtout les « vingt-quatre kilomètres de Sétif » pour revenir à la maison, intact. Les premières paroles dites et entendues le rassurèrent.

Il parlait. Il entendait.

- As-tu déjà entendu parler de la prosopopée ? lui lança sa femme.

- Oui... oui, une personne morte s'adresse à quelqu'un de vivant, répondit-il.

Sa fille confirma que sa ruse stylistique était aussi juste que celle de la table ou de la mer.

Il s'approcha d'elle : elle était penchée sur *L'Odyssee*. Il soupira. Il se souvenait de cette phrase en arabe, celle d'un guerrier, membre de la famille de Mahomet, et qui, après avoir conquis tout le Maghreb, se retrouve devant la mer qui le sépare de l'Espagne et s'adresse à Dieu : « Mes conquêtes s'arrêtent où Dieu met fin à la terre. » Il regardait la mer et la nuit, la cire dans les oreilles, le corps noyé.

